

La sexualité n'est que jeux de pouvoir

Le discours – légitime – encourageant l'égalité entre hommes et femmes perturbe notre vie sexuelle, affirme Catherine Blanc, psychanalyste et sexothérapeute. En niant la différence, il nous prive d'un moteur essentiel du désir : l'altérité. Hélène Fresnel

Psychologies : L'égalité des sexes à laquelle nous aspirons tous aurait, d'après vous, quelques effets pervers...

Catherine Blanc : Un certain discours ambiant préconise que nous soyons tous traités et regardés de la même façon. Mais c'est impossible : comment peut-on imaginer qu'une femme voie le monde comme un homme, et un homme comme une femme ? Nous découvrons l'univers à partir de notre exploration corporelle, de ce que nous en comprenons et de ce que nous imaginons pouvoir en faire. Il y a, certes, des points communs entre un petit garçon et une petite fille, mais également une différence fondamentale : leur sexe. Cela n'a rien d'intellectuel. C'est vraiment quelque chose que nous éprouvons dans notre chair. Et cette perception influe sur notre comportement. La découverte de notre spécificité sexuelle conduit à la conscience de ce que nous sommes et au renoncement à ce que nous ne sommes pas. Un renoncement douloureux... notamment pour les femmes.

Pourquoi ce renoncement est-il plus difficile pour elles ?

C.B. : Parce que le sexe féminin n'est pas extérieur, visible. La petite fille fantasme un trou, une blessure, une cicatrice. Elle nourrit le sentiment de ne pas avoir de quoi combler, de quoi remplir, de ne pas avoir un « objet » digne d'intérêt... Bref, d'être castrée du pénis et du pouvoir qu'il suppose. Ce sentiment participe d'une dévalorisation d'elle-même et d'une idée d'impuissance. Certaines femmes investiront leur féminité pour séduire l'homme. Inconsciemment, elles chercheront à « récupérer » le sexe masculin via leur partenaire, et leur pouvoir sur ce sexe via le désir qu'elles suscitent. D'autres, dans le déni de ce fantasme de castration, seront en quête de pouvoir, tel qu'il est investi socialement par les hommes et au travers duquel elles entendent l'expression virile, afin de se fantasmer identiques à eux et se sentir reconnues au même titre qu'eux. Celles-ci y perdent l'exploration de la spécificité et de la richesse de leur pouvoir. Elles vivent douloureusement la confrontation avec un réel qui les renvoie à leur état de femme.

Ce n'est pas parce que les femmes s'inspirent d'un modèle masculin dans la société qu'elles se transforment en hommes dans leur vie amoureuse, si ?

C.B. : Elles ne se transforment jamais en hommes, ni dans leur vie amoureuse ni dans la société ! Elles tentent seulement d'y croire et de le faire croire. Plus ces organisations psychiques sont tenaces et ressenties comme indispensables par leur inconscient, plus il leur est difficile d'épanouir et de jouir de leur féminité, tant dans l'expression de son pouvoir social – qui n'est pas l'apanage de l'homme – et de ses libertés – éminemment légitimes – que dans sa sexualité. Résultat : elles s'attristent, se mettent en difficulté dans leurs rapports avec les hommes, qui leur renvoient le fait qu'elles ne sont pas de

leur sexe et qui ne les désirent pas sous ce mode, ou alors qui ne désirent en elles que ce qu'elles veulent nier.

Comment cela se traduit-il chez celles que vous recevez en consultation ?

C.B. : Nombre de mes patientes sont perdues ou surprises par leur ambivalence. Elles se rendent bien compte, au final, qu'elles désirent avec leur corps et leur sexe de femme, mais agissent ou parlent comme des hommes. Comme si fonctionner autrement était un aveu de faiblesse. Pourtant, leur corps réclame la rencontre de ce toucher et de cette peau d'homme, leur sexe appelle le pénis désiré. Elles souffrent de ne pas être comprises et, même, de ne pas se comprendre elles-mêmes. D'un autre côté, pour qu'un homme pénètre une femme, il lui faut oser désirer avec vigueur, puissance et assurance, il lui faut se sentir légitime et non renvoyé à un bras de fer incessant. Certains osent la lutte et redoublent de virilité, voire d'agressivité. D'autres y renoncent par souci de protection et de bienveillance, et se dévirilisent. Dans les deux cas, hommes et femmes souffrent de ne pouvoir se rencontrer, de ne pouvoir jouir tranquillement et légitimement d'eux-mêmes et de l'autre.

Le désir se nourrit-il de la différence sexuelle ?

C.B. : Il se nourrit notamment de la volonté de combler le manque qui nous habite. En effet, depuis sa naissance, l'être humain se sent manquant. C'est ce qui engendre son réflexe de succion. Plus tard, s'il a appris à tenir debout seul et qu'il s'en réjouit, il a besoin du regard et des attentions des autres pour se construire et juger de sa valeur. Plus un être humain prend conscience de ce qu'il est, plus il est libre, mais plus il cerne ses propres limites, et doit donc renoncer au fantasme inconscient d'être tout. Ce constat est douloureux psychologiquement ; pourtant, il invite à la curiosité et la gourmandise de l'autre, auprès de qui nous nous mesurons et nous enrichissons. L'histoire personnelle de chacun transforme cette gourmandise en quelque chose de joyeux et d'excitant, ou bien d'angoissé et d'avidé.

D'autres encore tentent de nier leurs manques, en refusant la réalité de la différence et de la spécificité de chacun, et cherchent à s'entourer de doubles de soi, travestissant leur regard sur eux-mêmes et sur les autres. Quand nous voulons voir l'autre identique à nous-même, nous le réduisons à une projection ou nions ce que nous sommes, et nous ne pouvons pas jouir de nous-même. L'égalité éteint le désir. Ni l'uniformité ni l'égalité n'existent dans la sexualité.

Pourquoi l'égalité n'est-elle pas envisageable dans le couple ?

C.B. : Parce qu'elle n'existe pas ! Qu'est-ce que cette revendication d'égalité ? On dirait une revendication de pouvoir, comme si le sexe féminin subissait la domination masculine et en souffrait. Si l'histoire est remplie d'injustices – sociales, familiales, professionnelles... – faites aux femmes, celles-ci témoignent d'abord de peurs inconscientes. Peur de l'homme face au pouvoir féminin de jouir et d'enfanter, peur de la femme d'effrayer l'homme qu'elle convoite. Aujourd'hui, les temps sont nettement plus justes et plus équilibrés. Bien entendu, la peur rôde et provoque la méfiance de chacun et de chacune à l'occasion. Pourtant, depuis toujours, hommes et femmes détiennent chacun leur propre pouvoir, et celui-ci n'est ni l'écrasement, ni le déni de l'autre.

La sexualité et les fantasmes sexuels ne sont que des jeux de pouvoir : pouvoir de jouir, de faire jouir, pouvoir de réparer, de rassurer, de contrôler, de posséder, de s'abandonner... Paisible, la sexualité connaît ainsi un va-et-vient de la multiplication de combinaisons entre dominant et dominé, sans que l'on puisse y entendre une quelconque malveillance. Plus inquiète, son fonctionnement est rigide, répétitif et réducteur. C'est alors que le bât blesse, que l'un des partenaires se sent réduit, nié et/ou soumis.

Mais où s'introduit le désir dans cet affrontement des pouvoirs ?

C.B. : Le désir serein est l'expression de notre pouvoir, le désir inquiet celui de notre sentiment d'impuissance. Quant à l'absence de désir, elle peut témoigner de notre impuissance ou, au contraire, révéler notre pouvoir de frustrer notre partenaire, ou encore être le moyen de cacher un désir jugé trop intense et imaginé invouable, inquiétant ou dangereux. L'équilibre du couple repose sur un rapport de forces dont la frustration est parfois le moteur. Chaque couple s'organise avec ses désirs et ses peurs, et même les difficultés rencontrées participent à leur construction et, dans une certaine mesure, à la solidité de la relation. Bien souvent, l'absence de désir n'est pas le simple reflet d'un manque d'amour.

Catherine Blanc est psychanalyste et sexothérapeute. Clinicienne, elle reçoit de nombreux couples confrontés à une baisse de désir. Elle est l'auteure de *La sexualité des femmes n'est pas celle des magazines* (La Martinière, 2004 ; version poche à paraître chez Pocket le 19 novembre), *La Sexualité masculine, l'éjaculation* et *La Sexualité féminine, le désir* (tous deux aux éditions Danger public, 2007).

novembre 2009